

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 2

Artikel: Le gibet de Lausanne sur Montbenon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Français ne connaissaient pas nos frontières, et nous ne connaissions pas les leurs; il en résultait que nos patrouilles reconduisaient les leurs en France, et que les leurs ramenaient les nôtres en Suisse, ce qui, le plus souvent, se terminait par une *verrée* prise en commun.

Une seule chose préoccupait nos voisins, c'était nos soldats à mailloche. Nos carabiniers portaient au baudrier un marteau destiné à forcer la balle. Ces soldats à mailloche leur donnaient à penser. Ils revinrent demander ce que c'était. Nous fîmes tirer devant eux les plus habiles.

Les armes de précision, en 1838, étaient une haute nouveauté. A trois cents pas, atteindre le but, c'était formidable. Ils nous demandèrent avec hésitation si nous avions beaucoup de soldats comme cela, et sur notre réponse affirmative, ils nous avouèrent qu'ils préféraient avoir la paix avec nous.

Il n'y avait pourtant pas grand danger. Notre général, Guiger, avait estimé que nous devions battre en retraite jusqu'à Guminen, et que là, seulement, nous pourrions résister avec avantage. Cette idée, qui nous parut étrange, était juste. Nous n'étonnions pas assez de monde pour défendre toute la ligne du Jura à la fois. Le mieux était d'attirer l'ennemi sur un point où nous pussions nous concentrer. D'ici là, nous avions la chance de voir Fribourg et Berne se joindre à nous.

Le colonel Dufour, pendant ce temps, du fond de son cabinet, terminait la guerre à sa manière et engageait Louis Napoléon à éviter, par un départ volontaire, de plus grands malheurs. J. Z.

Jamais les arbres de Noël n'ont été plus nombreux à Lausanne qu'en 1875. Plusieurs jours déjà avant le 25 décembre, on vit la Rue Centrale devenir le marché général de ces petits arbres et se transformer en une véritable forêt. Ces modestes sapins, qui croissaient paisiblement au bord de quelque ruisseau, ou cachés dans le fourré des grands bois, se sont vus subitement arrachés à leur vie solitaire et transportés les uns dans de somptueux salons où ils étincelaient de mille feux, les autres dans l'atelier de l'industriel, d'autres enfin jusque dans la mansarde du pauvre. On ne verra bientôt plus une famille qui ne fasse son arbre de Noël, autour duquel vieux et jeunes se réjouissent ensemble. Leur apparition à Lausanne date de 1831. Madame Monnard, qui était d'origine allemande, les introduisit chez nous. Comme les demoiselles Monnard allaient à la pension des dames Golliez, et que d'autre part la pension Golliez avait une patricienne bernoise, l'arbre de Noël traversa la rue de Martheray et entra dans la grande maison d'en face. Il n'en fallut pas davantage pour que la pension Chaboux en fit autant, et tout naturellement la pension Molteno ne voulut pas rester en arrière. Et ainsi de suite.

Avant ces réjouissances que les mœurs germaniques nous ont apportées, nous avions le *bon enfant*,

apportant mystérieusement ses cadeaux pendant la nuit; la *chauche-vieille*, qui venait le 31 décembre, au soir, demander si les enfants avaient été sages, puis sermonnait les uns et récompensait les autres. Saint-Nicolas faisait le même office.

On nous écrit :

« On a dit depuis quelques mois bien des choses sur le thorax ; on a traité cette question à bien des points de vue. Les hautes sommités militaires ont commencé par priver du droit de servir la patrie de braves jeunes gens que la nature avait un peu privés de thorax. Là-dessus, commentaires d'aller leur train, saillies et bons mots. Votre aimable correspondant patois, C. C. D., a fait sur le thorax une petite chanson qui a du succès. Cependant il paraît que la question n'est pas près d'être épuisée. Il y a quelques jours, un apostoliste zélé de toutes les réformes fédérales faisait du chauvinisme sur la loi militaire. Il y trouvait des perfections jusqu'ici inconnues, et pour montrer l'excellence des dispositions thoraciques, il avançait un aphorisme singulier : « Il est en général reconnu, disait-il, que les individus dépourvus de thorax sont aussi dépourvus de facultés intellectuelles. »

» On va maintenant jauger votre esprit au mètre de pourtour ; ce sera plus facile. Un homme mince : zéro d'intelligence ; un homme rond : phénix intellectuel. Théorie admirable et qui mérite d'être étudiée ! »

Le gibet de Lausanne sur Montbenon.

En l'année 1533, le lieu d'exécution des malfaiteurs se trouvait sur la place de Montbenon, ou plutôt un peu à l'écart, du côté d'occident, sans qu'on puisse actuellement en indiquer la position d'une manière précise.

Bien antérieurement à cette époque, le gibet était situé en Sévelin, entre Montbenon et Montoie. Ce fut sous le régime bernois que la place d'exécution fut transportée de Montbenon à Vidy, à gauche de l'ancienne route de Lausanne à Morges.

Sous le régime du prince-évêque, la communauté de Lausanne augmenta graduellement en force et en puissance; quoique sujette de l'évêque, la ville de Lausanne pouvait, à la réformation, lutter avec lui d'égal à égal. Lausanne eut souvent des démêlés avec son prince spirituel et temporel; ordinairement ils étaient remis à des arbitres. C'est dans une convention amiable du 29 mai 1533 que l'on trouve ce qui est relatif au gibet de Montbenon, en ces termes :

« Touchant le gibet de Montbenon pour ce qu'il est trop près de la place de Montbenon et qu'à cause de cecy le lieu de Montbenon, lequel est pour convenable soulas (lieu de réjouissance ?) de Lausanne, nous prions à mon Reverend seigneur (l'évêque) que le dit gibet de Montbenon du temps qu'il pourra durer au lieu de Montbenon en suffisance pouvoir faire illec Justice, qu'en ce lieu il

» doige demeurer, Et quand il sera nécessaire en faire un nouveau que mon dit Seigneur le doigt faire à faire au lieu où il estait pour avant, c'est assavoir au lieu dit en Sevelyn ou au lieu accordant entre mon dit Seigneur et les dits Nobles et bourgeois de Lausanne. »



Les jours de marché à Lausanne et à Cully en 1359.

Le jour du marché, à Lausanne, le samedi, peut bien être antérieur à six siècles; dans tous les cas son existence date de plus de 516 ans, comme cela est constaté par la création d'un jour de marché en faveur de Cully en 1359.

Aymon de Cossonay, évêque de Lausanne, considérant l'utilité de son Eglise et celle des bourgeois et habitants de la ville de Cully, à Lavaux, et afin que cette ville puisse s'agrandir, lui accorde la faculté d'avoir un marché le jeudi, en lui garantissant les mêmes avantages qu'à Lausanne, dont le marché avait lieu le samedi, à condition que l'évêque puisse percevoir sur les ventes faites au marché de Cully les mêmes droits que sur le marché de Lausanne, et que ceux de ses sujets qui étaient exempts de payer ces droits en fussent aussi libérés à Cully.

Et afin que ce marché puisse se tenir avec d'autant plus de sûreté, l'évêque accorde à ses bonnes gens de Cully le droit, quand bon leur semblera, d'entourer leur ville de fossés et d'une muraille.

Fait au château d'Ouchy le 21 mars 1359.

Nous ne connaissons pas la date de la création du petit marché à Lausanne, qui a lieu le mercredi; il aura été admis ensuite de l'augmentation de la population ne s'occupant pas de la culture du jardin. Ce marché du mercredi existait déjà en 1804.



Un homme, rencontrant dans la rue une dame de sa connaissance, doit-il la saluer le premier, attendre son salut ou ne pas saluer du tout?

Comme il nous serait difficile de répondre à cette question plus spirituellement que M. Léon Brunschwig, nous lui laissons la parole:

« J'ai déjà entendu soulever cette question dans plus d'un salon, où tout le monde se piquait de connaître sur le bout du doigt les usages de l'étiquette.

» Faut-il saluer une dame le premier? Faut-il ne pas la saluer du tout? Faut-il attendre qu'elle vous salue pour lui répondre?

» Je vous avoue que, pour ma part, je suis un de ces hommes des champs qui n'aiment pas chercher midi à quatorze heures et ne comprennent rien à certaines subtilités d'attitude, à certains raffinements de politesse qui veulent qu'on fasse semblant de ne pas connaître une personne de ses amies, de peur de la méconnaître en la reconnaissant.

» Non, ce n'est pas ainsi que parle la nature.

» Saluer une dame, n'est pas à mes yeux un acte indélicat destiné à faire savoir *urbi et orbi* qu'elle ne vous est pas inconnue, c'est bien plutôt une marque de déférence tout autant que descendre d'un trottoir pour lui laisser le passage libre.

» Je vais même plus loin, n'y a-t-il pas un petit grain d'hypocrisie dans ce manège qui consisterait à passer auprès d'une personne que l'on connaît, sans la saluer? et ne semble-t-on pas dire au public: « Nous ne voulons pas qu'on sache que nous nous connaissons? » Et pourquoi ne le voulez-vous pas? Pourquoi ne le saurait-on pas? Pourquoi ne vous connaîtrez-vous pas? La fréquentation des dames n'a rien que de fort honorable et leur nier connaissance pourrait être considéré comme une injure par plus d'une.

« ... Mais faut-il, pour saluer une dame, attendre qu'elle ait commencé? Je ne le pense pas; puisque le salut est une marque de respect et de déférence, c'est à l'homme de la donner le premier et non pas à la dame. Ce serait intervertir les rôles. Le capitaine a droit au respect du soldat, parce qu'il est son supérieur; le vieillard au respect du jeune homme, parce qu'il est âgé; la femme au respect de l'homme, parce qu'elle est femme.

» Et puis, qui sait si, en prodiguant le salut dans ce monde, nous ne préparons pas notre salut dans l'autre? »



A propou dâo bounan.

Lo vouaique passâ cé bounan! Conto qu'à part lè boutequi et lè z'einfants, lè z'autrès dzeins sont bin n'éze. L'est veré que po bin que ien a, lo bounan cotè quasi atant què po mariâ n'a felhie, kâ avoué lâo poueta mouda que l'ont ora, dè ti sè bailli oquiè, et dè férè dâi fins soupâ, cein met avau lè petités dzeins, et qu'ein ont-te après? Ye regrettont lâo z'ardzeint, que lâo fâ fauta; et se clliâo qu'etiont brouilli dein lâo mènadzo sè sont rappèdzenâ ein sè bailleint dè bounan, sè refont bintout la potta. Et lè z'einfants! se n'ont pas onna lottâ dè bibi et dâi panèrâ dè bonbons, font la mena. Dein mon teimps, on fasâi pas tant de cé commerce: on mettai sè chôquès su lo soyâ po que la tsaussevillhe et lo boun-einfant, à cein qu'on no desâi, pouessant vito lè trovâ ein passeint pè lo perte dè la tsemenâ, po lâi mettrè dâi coqués, dâi bricelets, dou ào trâi caramellès, on bllosset dè trabllièttes à la bise et dâi iadzo onna demi-batze, et on étai conteint. Coumeint on tè tracivè frou dâo lhi, d'aboo qu'on vayâi bé, po allâ cein vouâiti, et quinnès cabrioulès on fasâi, dè dzouïe! Ora, allâ-lâi avoué lè z'einfants; n'ont jamé prâo et cein vo poli on sa de fromeint coumeint rein.

Mâ n'est pas dè cein que volliâvo vo dèvesâ; volliâvo vo z'ein racontâ iena que s'est passâie ia bin n'a cinqantanna d'annâies assebin à propou dâo bounan. La vaitsé:

La Caton et lo café.

Onna felhie dè Berâolaz, tot près dâo camp dè